

La téléculture du ROC

Yves Rousseau

Number 112-113, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24539ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, Y. (2002). La téléculture du ROC. *24 images*, (112-113), 20-21.

LA TÉLÉCULTURE DU ROC

PAR YVES ROUSSEAU

Invitations

L'actuelle ministre de la Culture du Québec, Diane Lemieux, a commencé son mandat en déclarant en substance que le «reste du Canada» (ROC pour *rest of Canada*) n'avait pour ainsi dire pas de culture propre. Si par mégarde un-e de ses attaché-e-s politiques tombe sur ce texte, j'aimerais qu'on lui dise qu'elle est invitée chez moi pour passer une soirée à discuter de la culture du ROC en regardant Bravo!, Showcase, City-TV et quelques autres chaînes accessibles grâce au câble numérique de Vidéotron, compagnie chérie des gouvernements québécois qui ont tout fait, y compris de mauvais placements, afin qu'elle ne tombe pas entre de méchantes mains anglo-saxonnes. Nous pourrions même arroser cela avec du *ice wine* du Niagara et constater qu'il se passe des choses de l'autre côté de l'Outaouais et que Toronto n'est plus une ville où on se couche «un petit peu trop tôt», comme à l'époque où la chanson de Charlebois fut écrite.

Je dois dire que je ne regrette pas une seconde d'avoir choisi plusieurs chaînes spécialisées du ROC lors de mon passage dans l'univers de la télé numérique¹, ne serait-ce que pour en apprendre davantage sur la mentalité de mes compatriotes involontaires. Mais comme les Québécois ont dit non à la séparation deux fois en quinze ans, autant chercher à connaître ceux avec lesquels nous partageons

ma foi bien peu de choses, à part un passeport et Jean Chrétien. On comprend vite qu'il existe des clivages aussi forts entre Terre-Neuve et l'Alberta qu'entre Montréal et les Îles-de-la-Madeleine, que le ROC est hanté par l'angoisse d'être avalé par un pays situé au sud du 45^e parallèle, n'ayant pas la barrière linguistique que possèdent les Québécois. Ce qui explique, sans pouvoir l'excuser, leur petite rancœur face à nos velléités d'indépendance, qu'ils prennent souvent pour de l'ingratitude. Leur paternalisme est donc à la mesure de leur insécurité, sentiment qui sera toujours exploité par les Sheila Copps de ce monde. Tiens, elle, je l'inviterai un soir pour regarder Télé-Québec en buvant de la Bolduc.

Le problème de la télé spécialisée culturelle canadienne (puisque pour les besoins de ce texte, nous ignorerons CBC, CTV et Global, les trois réseaux généralistes du ROC), c'est souvent son contenu canadien d'avant 1990, principalement les films. Les quotas nationaux étant ce qu'ils sont, tout le monde ne peut être Cronenberg ou Egoyan, les navets canadiens sont légion et tapissent plus souvent qu'à leur tour les après-midi de Showcase et de Bravo! On ne peut quand même pas subir constamment les retombées des programmes d'abris fiscaux canadiens des années 70 et 80 sans éprouver de graves séquelles mentales. Mais justement, les programmeurs ne sont pas

dupes et gardent généralement les meilleures heures d'écoute pour des films et émissions décentes. Tout bon film qui passe à Showcase ou à Bravo! est précédé de cet affriolant avertissement: «This program contains scenes of violence, nudity, sexuality and coarse language». Bon, ce n'est pas toujours les quatre as, mais je ne me rappelle d'aucun film ayant un «langage corsé», à tel point qu'on devrait peut-être simplement nous prévenir à propos des films où l'on n'entend pas de gros mots, ce qui serait plus simple.

Bravo!, la bonne fille

Bravo! (position 69 sur le câble) est la plus «respectable» des deux grandes chaînes culturelles du ROC. Elle adopte un ton nettement plus télé publique et grande culture que sa rivale Showcase même si parfois elle s'encanaille avec des films prétendument érotiques le vendredi soir. La plupart du temps ce sont des navets britanniques du début des années 70, mais on a parfois un cycle Morissey-Warhol (*Heat, Flesh et Trash*) ou une authentique curiosité comme *Myra Beckinridge*, tourné dans le cadre hollywoodien, mélange de *nonsense* et de provocation sexuelle, qui annonce une série comme «Carry On» en utilisant des plans de séries B, aborde la transsexualité (un jeune homme prend les traits — et le corps — de Raquel Welch et baise tout ce qui bouge, homme ou femme), où l'on voit Mae West épuisant ses amants à 70 balais bien comptés. Les films ont des interruptions publicitaires rares (deux par séance en moyenne) mais longues. Cet été on proposait un cycle Kubrick précédé de



Les quotas nationaux étant ce qu'ils

sont, tout le monde ne peut être Cronenberg ou Egoyan, les navets canadiens sont légion et tapissent plus souvent qu'à leur tour les après-midi de Showcase et de Bravo! On ne peut quand même pas subir constamment les retombées des programmes d'abris fiscaux canadiens des années 70 et 80 sans éprouver de graves séquelles mentales.

tranches du documentaire *A Life in Pictures*, quelques séries américaines intéressantes comme *Sex and the City* un an avant la version française et deux émissions dont je regrette la disparition, *The Awful Truth*, de et avec Michael Moore, regard décapant sur la société américaine, et *Action!* qui racontait le quotidien d'un producteur de cinéma hollywoodien spécialisé dans les séries B ultraviolentes, une sorte de Jerry Bruckheimer du pauvre, opportuniste, manipulateur, égocentrique, cherchant constamment à flouer ses scénaristes et acteurs.

Bravo! présente aussi force concerts de jazz, de la musique et de la danse contemporaine, des clips d'opéra et des émissions de littérature qui n'ont rien à envier à ce qui se fait de notre côté de la frontière, et l'avantage d'avoir les auteurs du monde anglo-saxon en V.O. Les clips sont en général intéressants, avec une tendance résolument alterno comme du Tom Waits ou du Nick Cave. Côté cinéma, outre une programmation inégale, la série «Banff Masters» offre des séminaires de personnalités du cinéma comme Michel Brault; les amateurs ont aussi droit à la série de *L'Actor's Studio*, que je trouve rarement intéressante personnellement à cause de l'autocongratulation qui y règne.

Showcase, la vilaine

Showcase (position 76) offre une programmation nettement plus stimulante, davantage axée sur la culture contemporaine, et pas seulement anglo-saxonne SVP. Le prix à payer est cependant très lourd: des tonnes de pubs en blocs nombreux et interminables. Showcase présente pourtant ses films comme étant «uncut», ce qui veut dire sans coupes de censure, chose rarissime à la télé anglo-saxonne. Mais *uncut* ne veut surtout pas dire sans coupures publicitaires.

Si Bravo! est de tendance BCE et Alcan, Showcase est résolument Rogers, pour parler du style des commanditaires. Mais la programmation des films est vraiment brillante, avec des cycles, des minifestivals comme le « Hold me, Thrill me » qui présente en rafale *The King of Comedy*, de loin le film le plus terrifiant de Scorsese, *Kill Me* de l'espagnol Alex de la Iglesia, qui nous avait enchantés avec son *Accion Mutante*, film *gore* à petit budget produit par Almodóvar, et *Barfly* de Barbet Schroeder, la meilleure incursion du cinéma à ce jour dans l'univers bukowskien. Dans le cadre des vendredis soirs un peu sexy (les «Fridays Without Borders»), on aura quelques séries «HBO» comme *Oz*, monde d'hommes en prison,

Nikita, avec notre Roy à nous, *Hunger*, qui mêle sexe, violence et fantastique et l'imbuvable *Red Shoe Diaries*, archétype du produit supposé érotique calibré pour plaire au public féminin. En un mot, du Harlequin *softcore*. Les choses s'améliorent passé minuit avec des cycles de mélos érotiques philippins où de pauvres femmes mènent des doubles et parfois triples vies pour subvenir aux besoins de leur famille ou payer une opération à leur fainéant de mari. Curieux mélange de critique sociale et de sexploitation, ces films sont rigoureusement invisibles ailleurs. Parfois c'est du bonbon avec un Jess Franco au titre aussi prometteur que *Vampyros Lesbos* tourné en Espagne, doublé en allemand avec des sous-titres anglais. La télé culturelle du ROC a beaucoup moins peur des sous-titres que ses sœurs québécoises.

Les lundis sont résolument gays avec souvent deux épisodes de l'excellente série «Queer as Folk» (à des heures où les enfants sont encore debout) suivis d'un long métrage mettant en vedette des personnages gays et/ou des lesbiennes. Tout au long de la semaine, des longs métrages français (*Irma Vep*), québécois (c'est aussi du contenu canadien), argentins (le splendide *La Cienaga*, de Lucretia Martel), américains (*Gummo*, *Kids*) ou italiens se succèdent en versions originales sous-titrées en anglais.

Ma série préférée reste *Trailer Park Boys*, une production de Showcase sise dans un parc de roulettes quelque part en Ontario profond. C'est tourné en vidéo numérique avec un casting in-

croyable. Imaginez du Russel Banks mis en scène par Robert Morin. Une faune de tarés, de voyous, de drogués, de gars «en bedaine» et de filles tatouées, petits escrocs, ratés et autres laissés-pour-compte, finalement terriblement humains, du rêve ontarien. Les héros sont Ricky, sous-clone d'Elvis, qui boit de l'alcool en conduisant sa vieille Camaro, et Julian, gros bras et t-shirt noir. Toujours en train de magouiller une improbable combine qui leur fera faire le coup d'argent qui ne viendra jamais (culture de pot, tournage de film porno, etc.). Le cameraman ne semble jamais savoir ce qu'il a à filmer, les adresses à la caméra sont nombreuses. On y croit, c'est de l'excellente fausse télé-réalité.

Comme on l'a vu, le mythe de l'Anglo prude et *politically correct* en prend pour son rhume, et je n'ai même plus l'espace pour parler de Space Channel et de ses «Movies from Space», avec leur merveilleux générique hommage à la série Z, tous les soirs à minuit; ni de MoviePix, rien que des films non-stop sans publicités. On y trouve, parmi un fatras de cochonneries, quelques trésors de la cinématographie anglo-saxonne (comme des films de Preston Sturges) des années 20 jusqu'aux années 70.

Mon rêve: que le programmeur de Showcase soit engagé par MoviePix. ■

1. Voir chronique «Je vois pour oublier», *24 images*, n° 106, printemps 2001.

yrousseau@videotron.ca